

*J'ai déposé mes rêves sous tes pieds,  
Marche doucement, car tu marches sur mes rêves.*

*I have spread my dreams beneath your feet,  
Tread softly because you tread on my dreams...*

*William Butler Yeats  
« Lui qui aurait voulu pouvoir offrir le ciel »*



## PEIGNEZ VOS RÊVES

Je n'étais qu'un Parisien de Londres ballotté à un rythme effréné entre le métier de représentant et celui de vendeur de téléphones. Je vivais simplement, sans excès, un peu vide. J'utilisais le temps compté pour travailler et vivre... sans vraiment pouvoir distinguer les deux. J'avais peu de temps à consacrer à ma passion première : la peinture. J'étais au cœur du cyclone, cet âge dit actif que la mer déchaînée enchaîne aux nombreuses obligations. Mais je peignais, je vous le promets, très tard le soir quand je n'y voyais plus, ou très tôt le week-end, encore endormi. Un tableau prenait du temps. Et, bien souvent, la peinture séchait, s'écaillait, avant même que je ne puisse apposer la signature finale. Une œuvre espérait exister mais le temps assassinait tous ses espoirs. J'étais très déçu, et bien vite me lassais de mirer des rêves à moitié peints. Pour me détendre, je réalisais de petits croquis qui finissaient inévitablement à la corbeille.

C'est en donnant une pièce à un sans-abri que je découvris la destination de mes vacances. Le vieil homme au visage engoncé dans son manteau me tendit un fascicule aux phrases attractives : « Le Mont Ventoux est un sommet français culminant à 1 912 m... figure symbolique importante de la Provence... ». Quelque chose d'étrange s'échappait de ce bout de papier glacé. Une sorte d'anachronisme qui allait au-delà de « l'attrape-touristes » habituel et qui semblait me dire : « Eh, toi qui dors depuis si longtemps, réveille-toi... ». Le hasard n'avait pas tort, c'était bien d'un som-

met dont j'avais besoin. M'élever ne me ferait aucun mal. Je pris quelques jours pour m'évader en Provence et faire la rencontre de son « Géant ». J'arrivai à Carpentras et décidai de prendre une chambre pour la nuit. La route était longue jusqu'au sommet : vingt-cinq kilomètres de long sur quinze de large. Certains le franchissent à vélo mais n'étant pas un sportif dans l'âme, je louai une voiture. Mon départ fut soudain et inattendu. Je respectai néanmoins les conseils du fascicule : ni trop de vent, ni trop de soleil, s'équiper pour le changement de température (moins treize degrés au sommet), éviter l'ascension par Bédouin, privilégié Malaucène. Avant de partir à l'aventure, j'aimais m'attacher aux détails, ne rien laisser au hasard, me donnant ainsi l'illusion de pouvoir tout contrôler.

Je n'étais pas pressé d'atteindre mon but et décidai de flâner dans une chapelle gothique, d'errer aux alentours du chalet Listard dans lequel je passais mes nuits. Le jour J arriva rapidement et, avec un brin d'organisation, je vagabondai comme un être humain perdu quelque part au cœur d'une nature omniprésente.

J'observais les lieux en prenant le temps de m'imprégner de ce nouveau monde lorsque j'entendis une voix derrière moi.

— La première ascension jusqu'au sommet serait l'œuvre, le 26 avril 1336, du poète Pétrarque. Il a ouvert la voie, plus tard, à de nombreuses études à caractère scientifique.

Je me retournai et fis face à un vieux monsieur dont le visage m'était très familier. Il me tendit des mains dont la propreté était douteuse.

— On se connaît non ?

— Il se pourrait bien. Ici ou là. Le monde est un dé à coudre, mon bon Monsieur. La promenade vous satisfait-elle ?

— Oui, c'est le dépaysement que j'espérais.

— D'où venez-vous ?

— De Londres. J'y vis pour le travail, mais je suis né à Paris. Pour mon plus grand malheur !

Le vieillard esquissa un sourire aux mille rides. Il avait un visage sincère et un regard doux. La confiance s'installa rapidement, il m'était si familier...

— J'aime la peinture, vous savez. Je m'attache rapidement aux couleurs, aux formes...

— Vous l'avez aussi remarqué ? La nature du « Mont Chauve » est essentiellement calcaire, d'où sa couleur blanche. Les précipitations sont abondantes au printemps et en automne, l'eau de pluie s'infiltré dans les galeries. Avez-vous entendu parler de la Fontaine-de-Vaucluse ?

Un silence suivit. Je marchais sans vraiment l'écouter.

— Euh... Vaucluse ? Non... oui...

— Les pluies créent de petits cours d'eau qui se transforment. C'est ainsi que va la vie. Ce qui est petit ne le reste pas forcément. Un cocon quitte sa forme, tout évolue. Peignez vos rêves, monsieur. Peignez-les...

À cette phrase je sursautai.

— ... Température caniculaire, vent très violent, le mistral souffle la moitié de l'année...

— Qu'avez-vous dit ?

— ... Qu'il souffle la moitié de l'année ?

— Non, j'avais cru entendre...

— Croire est une chose. Connaissez-vous l'origine du Mont Ventoux ? Certains le disent Celte « Ven Top » : montagne blanche ou « ventour » en provençal, ce qui signifie : exposé au vent. Mais nous ne sommes pas là pour parler météo ou étymologie. Qu'avez-vous vu du bas de la vallée jusqu'ici, Monsieur ?

— Des pins, des mélèzes, des oliviers, des chênes verts, de la lavande, des champignons, un ciel magnifique, clair, sans nuage...

— Peignez ce que vous avez vu, Monsieur. Cette toile vous servira un jour.

— Je n'en ai plus le temps.

— Je pense plutôt que vous n'en avez plus l'envie.

— Si, j'aime peindre... mais... c'est vrai, après tout. Je n'ai plus

aucune motivation. Pourquoi peindre, pourquoi écrire ? Qu'est-ce que l'on gagne ? Si ce n'est une fatigue qui nous empêche d'être un représentant ou un vendeur de téléphones. Voilà une activité lucrative !

Je me trouvais au sommet du « Mont Serein » avec un homme que je ne connaissais pas, à rire du malheur des Hommes. Le personnage insignifiant que j'étais dans la vie de tous les jours prenait aujourd'hui le masque de Zadig ou de Candide dans un roman de Voltaire. Les aléas de la vie...

— Vous vivez ici ?

— Oui, et depuis très longtemps. Malgré ce que disent la plupart des gens, le temps ne passe pas si vite vous savez. Il y a des jours, des mois, des années qui semblent interminables...

— Je vois tout à fait ce que vous voulez dire. Comme si le sable du temps restait en suspension. Ce n'est pas dans les moments heureux en général, ce serait trop facile.

Notre entente était palpable et nos pensées ne faisaient qu'une.

— Interminables... mais il y a parfois des bonds inattendus, jeune homme !

Il fouilla dans la poche intérieure de sa veste et en sortit un portefeuille.

— Regardez. Ne sont-ils pas beaux ? Ce sont mes enfants... et là... ma femme, ma muse... je ne compte plus les années. Je n'ai plus assez de mémoire. Ici, c'est quand elle était jeune.

Je découvris une femme splendide au sourire empli de douceur. Le vieil homme étalait de nombreuses photographies : maisons, voyages, moments divers d'une grande importance : souvenirs en somme. Ses poches en étaient remplies.

— Vous avez bien de la chance ! Moi, je n'ai rien de tout cela. Je n'aurais même pas de poches pour les conserver. Manque de temps... Ce foutu temps qui nous ricane à la figure, pour être poli. Tous les jours sans se lasser.

— C'est aussi ce que je pensais. Peignez vos rêves, Monsieur. Peignez-les.

— Je suis sûr de vous connaître. Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ?

Étonnamment, je posai cette question sans vraiment me soucier de la réponse. Le vieillard sourit une dernière fois et s'éloigna.

— Vous le saurez un jour. À moins que vous ne le sachiez déjà.

À ce moment une brume épaisse apparut et dévora sa silhouette. Ces brouillards étranges qui apparaissent au sommet des montagnes sans raison m'offrirent autre chose. À quelques mètres de moi apparurent un chevalet, des boîtes de tubes de peinture à l'huile, des pinceaux, des gobelets d'eau.

— Le vieillard venait-il peindre lui aussi sur le Géant des plaines du Comtat ? Il avait les mains sales après tout. Des mains... qui avaient recueilli mes pièces et qui m'avaient tendu le fascicule à Londres. Je savais bien que j'avais déjà vu ce visage emmitouflé dans un manteau ! Ce sans-abri était plus riche que moi sur tous les points ! Pourquoi m'avoir guidé jusqu'ici ? La brume se dissipait rapidement alors que mon cerveau tentait de sortir de son marécage. Bientôt, face à moi, la Provence dans toute sa splendeur. Le relief était splendide, un amalgame de vert et de bleu m'entourait comme une immense couverture. Une brise légère caressait mes joues, m'encourageant à peindre. Il m'avait montré la voie, m'avait laissé des toiles blanches. Qui que ce soit, je lui ferai honneur. Au début je peignis rapidement, comme d'habitude, de peur que la nuit tombe. Puis je m'aperçus que le jour durait et durait encore, comme si jamais plus il n'y aurait de soir au-dessus de ma tête. L'horloge paraissait suspendue. Je ne saurais dire combien de temps je restai là sans ressentir ni les heures, ni le froid. Je ne sais pas non plus comment, mais je me réveillai chez moi, à Londres, avec mes toiles. Je ne parlai à personne de ce séjour hors du commun. J'étais en infraction, j'avais volé des heures.

Je travaillai encore à Londres pendant quelques mois puis, du jour au lendemain, quittai tout et le monde pour m'installer dans le Sud-Est de la France. J'avais la possibilité de vivre sur mes éco-

nomies pendant de nombreuses années et décidai sur un coup de folie de m'installer à mon compte en tant que peintre.

Tranquillement assis sur ma valise à la Gare Saint-Charles, j'attendais le train en partance d'Avignon. Je souris en pensant que je ressemblais à ce sans-abri aux mains salies de couleurs séchées. J'étais rassuré, personne ne m'avait encore donné de pièce. À mes côtés trônait mon unique compagnon de route : une de mes plus belles œuvres. Elle représentait la Provence vue du Mont Ventoux. Mes pensées plongées au cœur de l'image, je n'entendis pas tout de suite ses talons raisonner. À la voix, il s'agissait d'une dame.

— Excusez-moi ? Ce tableau est-il à vendre ?

Je ne vis au départ qu'une longue jupe cintrée de couleur beige. Puis, à la vue de son visage, je me relevai en sursaut, renversant dans un bruit sec la valise sur laquelle j'étais assis. Face à mes gestes brusques, elle recula d'un pas, mais son sourire demeurait doux.

— Je possède une galerie et aimerais bien le prendre pour l'exposer, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je connais de nombreux mécènes, des collectionneurs qui seraient intéressés. Je n'ai jamais vu un si beau rendu de couleurs et je m'y connais, sans prétention aucune. Ces dégradés de vert, ces touches de blanc, la texture... Quelle lampe avez-vous gratté pour qu'un tel génie de l'inspiration vienne vous rendre visite ?

C'était bien Elle. La femme de la photo. C'était donc pour cela que le visage du vieil homme m'était si familier. Je l'avais certes vu à Londres, mais ce n'était pas tout. Si aucun des deux n'avait désiré connaître le nom de l'autre, c'était qu'après tout, nous avions le même. À quelques années près. Et, face à moi, s'élevait ma Muse.

« Peignez vos rêves, Monsieur. Peignez-les. Cette toile vous servira un jour. »

## ITINÉRAIRE D'UN FANTÔME CONTRARIÉ

Je trouvais enfin le but de ma vie : finir mes vieux jours en Angleterre aux alentours de Regent's Park. J'étais bien décidé, et personne ne s'y opposait réellement. Je n'aurais sûrement pas dû décacheter cette enveloppe chez moi, en Italie, où je trépassais deux mois plus tard. Fâcheux contretemps. Mes projets s'effondraient. Étonné moi-même par ce départ précipité, je ne laissais aucun testament. Rêves et ambitions, dans le sens le plus noble du terme, furent ensevelis à mes côtés. Il y a pire compagnie me direz-vous, certes, mais les vers se mêlent rapidement au voyage... Décidément, dans la vie comme dans la mort, l'on me trouva fort contrarié. Il ne reste plus qu'à vous conter ces mésaventures du fond de la tombe. Que voulez-vous, on s'y ennuie tellement ! Et je ne trouverai le repos que dans la vérité. Casanier de mon vivant, je voyage dans la tombe. Vous seriez aimable de m'accompagner, je n'ai jamais été très doué pour les « itinéraires » hors pistes impliquant nombreux changements d'habitudes. Si le contact des mains froides, d'un teint pâle et de « valises » violettes sous les yeux ne vous dérange pas, cela va sans dire. Je ne force personne, j'invite. Au bout du parcours, vous resterez en vie. Les pages ne tuent pas... Les enveloppes éventuellement... J'en sais quelque chose. Je vous propose donc de me suivre, Hommes comme moi, quelque part, contrarié par le destin. On ne s'attend jamais à voyager sans régler son billet. Mais il existe bel et bien des allers gratuits, sans retour prévu. J'en suis une preuve quasi vivante. Le concept est très attrayant, méfiez-vous quand même, la destination n'est pas un choix.

L'inconvénient du sommeil, c'est le réveil, mais après un passage forcé vers l'au-delà, c'est un inconvénient que l'on implore. La mémoire ne devrait exister que pour le souvenir des lieux – ce qui éviterait de nous perdre – ou le souvenir des gens – ce qui éviterait de sourire béatement à celui qui nous frappe. Mais la mémoire devrait apprendre à s'oublier. Ignorer celui ou celle qui la pense. L'Homme vivrait mieux sans lui-même – c'est une certitude – ou plus exactement, en ne se souvenant pas de lui-même. C'est pourtant grâce à ce qu'il reste de mon cerveau que je peux vous conter cette histoire.

Je vivais avec Catherine, ma douce moitié, depuis fort longtemps. Tout se passait merveilleusement bien jusqu'au jour où John, un grand blond aux dents blanches, fit son apparition. D'où venait cet énergumène et comment connaissait-il ma Catherine ? Ils parlaient d'un ancien voyage en Afrique, d'une rencontre imprévue, de retrouvailles étonnantes... et je vous promets que j'aurais gardé mon calme si ce dernier n'avait pas exprimé son désir de s'installer ici, en Italie, où il avait apparemment trouvé une coquette maison de campagne. Puis l'idée se dispersa aux quatre coins du temps... jusqu'à ce que le facteur m'apporte une lettre destinée à Catherine. Étonné qu'il n'y ait pas l'habituel « M. et Mme », je lui en glissais quelques mots.

– Mais non, c'est John, tu sais ?

Pour savoir... Je savais... Elle lut la lettre à haute voix et se précipita vers son bureau pour lui répondre. Il venait d'acheter la maison et nous invitait gentiment la visiter lorsque nous en aurions le temps. Personnellement, c'était vite vu, nous n'étions pas disponibles, mais Catherine y tenait. Je la raisonnai alors en lui expliquant qu'il n'habitait pas tout près, que les trajets la fatigueraient. Face aux assauts de mes excuses, tristement, elle se résigna. C'était du moins ce que je crus. En rangeant quelques livres sur une étagère, je fis tomber un petit paquet dans lequel se trouvait une pile de lettres. Je me mis, de façon inexplicable, à

haïr les enveloppes. John et Catherine entretenaient une attendrissante correspondance qui, il est vrai, en restant objectif, ne supposait en rien une trahison quelconque. Ils parlaient simplement du passé, de leur jeunesse, de l'Afrique, des antilopes. C'était déjà trop. Il y eût même un touchant passage dans lequel elle disait avoir conservé des paquets d'enveloppes vierges offertes par un soi-disant sorcier de je ne sais quel village enfoui... et qu'elle s'en servirait très prochainement « en mémoire du pays ! » En effet, les piles d'enveloppes jaunies par le temps dormaient sagement dans une boîte hermétique qui, lorsque je l'ouvris, agressa mes narines. Une odeur de renfermé se mêlait à... autre chose, j'en eus presque un haut-le-cœur mais le fait de laisser la boîte ouverte, dissipa vite l'odeur. Je dérobai les enveloppes africaines en les remplaçant par d'autres, achetées récemment. Catherine ne voyant le mal nulle part, ne s'apercevrait certainement pas de la supercherie. Tous les jours, je guettais le facteur dans le but de réceptionner les lettres.

— Y a-t-il quelque chose pour moi, aujourd'hui ?

— Eh non, ma Catherine. Peut-être demain. Mais ne t'en fais pas, je serai toujours là, *Moi* !

Un peu morose, elle me souriait gentiment.

— Tu sais, ce n'est qu'un ami de longue date...

— Et qui pense le contraire ? Dis-je, la lettre derrière le dos.

C'est ainsi que ma correspondance avec John commença. Je me fis passer pour ma femme et personne ne se douta de rien. Lorsque j'hésitais sur un détail, je posais simplement la question à Catherine qui m'en relatait le récit. Ayant quelques notions de littérature, je poussai même le vice à exposer des faits qu'il ne connaissait pas, que personne ne connaissait d'ailleurs puisque je les inventais. Je n'omettais pas de me servir des enveloppes africaines et de copier soigneusement l'écriture de Catherine. Le contenu demeurerait étonnamment très amical. Au bout d'un mois, ma douce me regarda d'un air étrange. Elle prit ma tête entre ses mains et me proposa d'aller voir un médecin.

— Tu es bizarre, Vincent. Quelque chose ne va pas ?

Je pris alors mon air le plus fier.

— Sais-tu que de ma vie, je ne me suis jamais senti aussi bien !

— Mais ton teint n'est plus le même, on dirait... que tu changes de couleur...

Personnellement je me sentais en pleine forme, un soleil hivernal peut-être, des beaux jours qui revenaient trop lentement... Qui sait ? J'avais d'autres questions à me poser telles que : comment clore cette correspondance ? Il y avait eu quelque chose de captivant au début, mais très vite, je me lassais. De plus, j'avais quelques remords à voir ma femme si triste face à cet ami qui ne lui écrivait plus. Une seconde fois, ils s'étaient perdus. Je faillis tout lui raconter lorsqu'il l'invita chez lui, à mon insu. Il l'implorait de le rappeler sur son nouveau numéro de téléphone, la ligne venant enfin d'être installée. Elle devrait bien s'être agitée en toute discrétion, « sans dire quoi que ce soit à son mari », qui en l'occurrence, était moi. Il venait de se piéger ! Je décidai de refermer la lettre et de la donner à Catherine pour observer sa réaction. Elle fut telle que je m'y attendais. Après un petit saut de contentement, elle courut dans la chambre et ferma la porte à double tour. Je n'entendis rien de la conversation, bien que mon oreille ne fit qu'un avec la porte. Radieuse, elle s'habilla en toute vitesse.

— Je ne rentrerai pas trop tard. Et repose-toi un peu, tu as vraiment mauvaise mine !

Sur ces sages paroles, elle partit comme si ses pieds ne touchaient plus terre. Je ne les laisserai pas faire ! Se moquer de moi, aussi lourdement ! Je pris la voiture et la suivis, en prenant soin de laisser quelques véhicules entre nous. La maison de campagne n'était pas si loin que cela finalement, et en moins d'une heure nous étions arrivés. De toute façon, il était temps que cette correspondance se termine, j'avais utilisé toutes les enveloppes. J'attendis, tapi dans la voiture, pendant plus d'une heure. Ils quittèrent la maison et réapparurent avec des paquets en mains au bout de deux heures. J'avais très mal à la tête depuis quelques

jours et me sentais nauséeux. J'ouvris la fenêtre et attendis encore quelques heures. Je ne les comptais plus et ne sus combien de temps je restai là. Je m'extirpai difficilement du siège pour appeler ma douce d'une cabine téléphonique. Je lui devais une ultime vérification.

— Où es-tu, Catherine ?

— Oui, désolée, je suis au magasin, je tarde un peu, je sais... mais je serai bientôt de retour.

Elle ne m'avait jamais menti auparavant. Jamais. Je courus jusqu'à la maison et ouvris violemment la porte d'un coup de pied. Celle-ci s'exécuta, non pas parce que j'étais doté d'une force incroyable, mais parce qu'elle n'était pas fermée.

— Mais... Que faites-vous ici ? Catherine il ne devait pas savoir !

— Il vient de m'appeler de la maison, c'est impossible !

En effet, je n'en savais rien. De plus, j'étais réellement malade. J'observai la pièce autour de moi, les décorations étaient nombreuses. Une fête se préparait. John me tendit une ultime enveloppe que j'ouvris, accomplissant ce geste ordinaire pour la dernière fois. Une carte s'y trouvait.

— On voulait te faire la surprise. Crémaillère et anniversaire, c'est une bonne idée ? Qu'est-ce que...

J'ouvris la bouche, étonné. C'est à ce moment qu'ils découvrirent ma langue : amalgame entre une couleur blanchâtre et jaunâtre mêlant quelques touches de vert, d'après les futurs dires. J'avais le teint cireux et transpirais. J'entendis ma Catherine appeler le médecin tandis que John, voyant que je suffoquais, desserrait les premiers boutons de ma chemise. Dans un râle j'essayai de comprendre :

— Les enveloppes...

— Quelles enveloppes ?

Et je compris dans un éclair de lucidité, assez macabre vous en conviendrez, ce qui s'était réellement passé. Depuis plus de deux

mois, une fois par semaine, j'avais humecté les rabats de vieilles enveloppes offertes par un soi-disant sorcier de je ne sais quel village enfoui... Avec ma langue, je faisais quatre, cinq passages, si ce n'était plus. J'avais peur que la colle trop ancienne ne tienne pas et c'était moi qui avais cédé. Au moins, on ne pourra pas me reprocher de ne pas les avoir bien refermées ! Je n'eus pas le temps de voir le docteur. Mes dernières images furent des serpents, des banderoles, des couleurs, un gâteau énorme trônant fièrement sur la table, une mousse aux fruits rouges, ma préférée... Catherine et son cousin, si inquiets. Enfin, cette carte dont j'avais mis longtemps à copier l'écriture : « joyeux anniversaire, ta femme qui t'aime ».

La fête allait incontestablement être réussie. Imaginez donc mon degré de contrariété.

## LES BOÎTES

La poussière s'était accumulée sur les boîtes, révélant par ce phénomène naturel, l'écoulement des années. Trois rectangles de tailles différentes, empilés les uns sur les autres, formaient une étrange et parfaite pyramide.

Un délicat parfum floral paraissait émerger des roses peintes à la surface. Leurs couleurs étaient douces et attrayantes. On s'y perdait à les respirer.

Divers objets à caractère affectif s'étaient laissés enfermer : pages de calendrier, foulards froissés, chaussures usées... Je trouvais même une brosse abritant jalousement quelques cheveux bruns. Un observateur quelconque ne s'attarderait pas, indifférent au mélange de cuir tanné et de vieux flacons vides.

Je nettoyais soigneusement ces reliques avec de lents mouvements circulaires lorsqu'un effluve familier interrompit ce geste.

Elle se tenait là, calme, l'épaule appuyée contre l'encadrement de la porte. Une odeur de sucre, de farine et de fleurs d'oranger s'évadait de son être. Une senteur de repos. Elle sourit doucement puis laissa échapper un rire silencieux. Je demeurai quelques instants immobile, le chiffon à la main, oscillant entre bonheur et étonnement. Je la contemplais, simplement. L'humidité de mes yeux interrogeait la sienne. Je saisis une boîte et la serrai contre ma poitrine : c'était l'unique bouclier à portée de main. Je balbutiai quelques paroles, trébuchai sur quelques mots mais la maîtrise de son souffle me rassura. Pourquoi partir et revenir comme cela ?

Qu'importe, je lui racontai tout. Mon parcours, mes choix, mes erreurs, mes surprises. Je ne laissai rien au hasard. Je parlai de tout, excepté de sentiments. Je ne voulais créer aucun vide, la conversation était si bien lancée... Rien ne comptait, *Elle* était là, de nouveau. L'écho de son rire se mêlait à l'essence troublée de nos cœurs. Nous devions rattraper le temps perdu, et par chance, ce dernier se laissa faire. Les heures filaient sans importance... En dehors de ce moment, tout s'évaporait : l'ordre parfait des choses, le propre, les odeurs aseptisées. Aucune pyramide, aussi symétrique soit-elle, ne remplacerait le parfum d'un temps aussi précieux. Soudain un son strident se fit entendre, capricieux, saccageant mon abri : le berceau de sa voix. Un fait curieux grinçait à mes oreilles. Surgissait-il des boîtes ? Rampait-il le long des murs, de l'âme ? Qu'importe. Vous connaissez le pouvoir de l'esprit lorsqu'il se laisse aller au doux parfum de l'illusion. Cette puissance dérisoire.

J'oubliais ce que la conscience hurlait à mes tympans, me laissant entièrement submerger par la mélodie de ses propos, par la beauté de ce visage qui n'avait pas changé. En la voyant si proche, je maudissais ma mémoire. Malpolie, inappropriée, importune. Un problème subsistait et venait se fixer à l'idéal du moment. Je lui proposai de quitter cette pièce dont l'odeur du réel devenait nocive. L'air frais fut bénéfique.

Le brouillard s'insinuait dans nos narines tels des nuages cotonneux pressés d'envahir un ciel clair. Elle était magnifique au cœur de cette nature douteuse. Mais quelque chose chuchotait quelque part, dans le but je suppose, de se faire entendre. De prévenir. La voix restait vaine. Comment ne pas l'occulter auprès d'*Elle* ?

Brusquement, son regard changea. Il s'assombrit. Un cumulus dans le ciel, plus noir que les autres, une brume plus épaisse, un lampadaire défectueux. Tout s'appelait prétexte. Faisait-il nuit ? Jour ? Je jetai un bref coup d'œil sur mon poignet, la montre était absente. Le temps, sans s'arrêter, jouait la comédie du départ,

défilant à une allure qui frôlait le vertige. Je profitai de la brusque accélération des aiguilles pour visiter à ses côtés, les alentours d'un quartier que je ne discernais plus, perdue au milieu d'une ville dont le nom m'échappait. Je ne voyais qu'*Elle*, rêveuse et souriante. Les yeux tantôt dirigés vers le haut des immeubles, tantôt tournés vers moi.

— Viens, j'ai toujours voulu te montrer cet endroit.

En prononçant ces mots, j'accélérai le rythme de nos pas. Tels des voleurs, nous déroptions l'instant illicite, une belle soirée improvisée au centre de nulle part, mais son bonheur était triste, le temps l'avait figé. Une vague odeur acide se fit sentir. Un parfum amer que j'oubliai aussitôt.

— Maintenant que tu es là, nous allons voyager. Choisis ta destination...

Elle me contempla et sourit.

— Ici.

Une image apparut devant moi. Une photo impossible d'un réalisme mensonger. Si j'avais gardé le chiffon, j'aurais nettoyé l'intérieur de ma tête pour en diluer la couleur. Décidément, d'où venaient tous ces cris ? Inquiète, je scrutais les recoins sans lumière.

— Les environs ne sont pas sûrs ce soir, dis-je l'air effaré. Il doit faire nuit, c'est certain.

— Pourquoi ?

— Les gens crient rarement le jour. C'est du moins plus sourd. Si un drame se prépare, j'aimerais autant que ce ne soit pas nous. Je viens juste de te retrouver...

Et pour ne pas rompre l'esquisse d'une joie passagère, je murmurai :

— Rentrons, je crois qu'il vaut mieux.

— Attends, j'aimerais m'arrêter ici, avant.

Une odeur de marrons chauds s'installait. D'un regard d'enfant, Elle fixait la carriole fumante.

— Nous sommes en hiver.

Je regardai ma chemise sans veste et sa robe légère. Nous n'avions froid ni l'une ni l'autre. Enthousiaste, j'achetai un grand sac de marrons, en sachant pertinemment que nous ne pourrions tout avaler.

— J'avais peur d'en manquer, lui dis-je pour ma défense, on les gardera pour demain.

Un crissement retentit soudain, si fort que je me précipitai contre le mur tout en la protégeant. Un klaxon, certainement. Le brouillard quelquefois, nous empêchait de voir les limites du trottoir.

« Demain » : le mot résonnait.

— J'aimerais vraiment rentrer.

— Encore quelques instants.

Elle s'assit sur un banc et, l'air serein, dévisageait le paysage. Confuse, je me mis à quatre pattes, les mains fouillant la neige duveteuse.

— J'ai perdu les marrons dans la poussière du ciel !

— Ce n'est pas grave.

— Ils ne doivent pas être très loin, je sens leur odeur !

— Ce n'est vraiment pas grave.

— C'est quand même rageant de sentir la présence de quelque chose sans pouvoir la toucher !

Contrariée, je vins m'asseoir à ses côtés.

— C'était une belle journée, rétorqua-t-elle, apaisée.

— Oui, j'en suis également très heureuse.

Les bruits résonnaient toujours. Parfois lointains, parfois si près.

— J'aimerais vraiment rentrer maintenant... Maman

Mon trouble fut perceptible. Était-ce le froid qui soudain se réveillait, était-ce la peur qui s'accroissait ?

— Si tu veux.

— J'aurais aimé que tu gardes quelque chose de notre évasion, mais j'ai la certitude que tout ce que l'on croit posséder s'évapore avant même qu'on nous l'ait donné.

— Non, mon ange. J'ai tout mis dans le jardin.

– Quel jardin ?

Celui des souvenirs.

Ce fut à mon visage de prendre un autre aspect.

– Le parfum des souvenirs est le jardin le plus mélancolique au monde, lui dis-je sans trop savoir pourquoi. Faisais-je alors référence au contenu des boîtes ?

– On y retrouve tellement d’absences. L’essence des choses. L’odeur des actes.

– Oui mais...

Je me coupai la parole, épuisée par un futur débit inutile. Le malaise augmentait de façon audible. Si son jardin était composé de mille bouquets de senteurs, le mien vivait de sons, de bruits, de cris. Je voulais la ramener dans le confort sans défaut de la maison, comme pour enfouir un trésor.

– Si tu veux.

Je n’avais rien dit...

Le retour fut bien plus court que l’aller. Rassurée par l’épaisseur des murs, je la contempiais encore : *Elle* était si calme, l’épaule appuyée contre l’encadrement de la porte... *Elle* se tenait exactement au même endroit qu’à son arrivée et, à l’exception de moi, rien n’avait changé. Je me trouvais de l’autre côté du cadre, face aux boîtes et non plus à côté.

Je me laissais entièrement submerger par la mélodie de son sourire, l’inaltérable beauté de son être, les multiples émanations de son âme. Mais le cri de la réalité tailla le silence : nous l’avions enterrée sept ans auparavant. Le spectre disparut instantanément, vexé par l’évidence.

J’entrais dans la chambre. Une des boîtes gisait sur le sol, entrouverte. C’était la plus petite, celle du sommet. Il était temps de la remettre à sa place. La pyramide retrouva ainsi, sa symétrie parfaite et ordonnée.

Depuis ce jour, les murs de la maison furent imprégnés d'un nouveau parfum. En partant, elle avait laissé un morceau de son jardin. Il flottait, par endroits, sans jamais chercher à disparaître, une douce odeur de marrons, de sucre, de farine et de fleurs d'oranger.

Elle avait raison. Sans rien prendre, on peut tout garder.

## LES FLAQUES

Il se leva encore vaseux, la journée devait bien se passer. Les gestes habituels furent exécutés pour accomplir au mieux son travail journalier. Il prit manteau, sac usé et vieux parapluie et posa sur son crâne dégarni un chapeau souple au feutre fatigué. La rue était déserte, les hommes devaient dormir... Il se dirigeait d'un pas tranquille vers sa fabrique de boîtes en carton, lorsque le ciel se mit à pleurer. « Encore ! » s'étonna-t-il « N'a-t-il pas plu toute la nuit ? Nous allons finir par nous noyer ! » L'homme, tant bien que mal, évitait les flaques, mais celles-ci devenant de plus en plus grandes, il ne sut bientôt plus où aller. « Tant pis pour mes chaussures » dit-il désabusé, il fallait bien avancer ! C'est alors qu'il sauta sur une flaque qu'il ne put éviter et c'est ainsi qu'il fut avalé.

La rue déserte devint plus calme encore. Soudain, résonnèrent au cœur de la ruelle sombre, des pas. C'était le libraire qui partait travailler... « la ville est bien calme, aujourd'hui... », s'étonna-t-il. Le menton enfoncé dans le col relevé de son manteau noir, il abritait son être au creux d'un parapluie. Les flaques étaient infimes puis, peu à peu, s'agrandirent en des monstres d'eau assez impressionnants. En contournant l'une d'elles, il faillit glisser, mais de justesse se rattrapa au vol. Néanmoins, il fit tomber les quelques livres qu'il serrait contre lui, les protégeant des projections de pluie. Ce fut avec stupeur qu'il ne trouva plus ses biens au sol, Voltaire et Rousseau venaient d'être absorbés ! Entre deux flaques, l'homme se pencha, interloqué. C'est alors qu'il vit dans le reflet de l'eau... mais il se courba trop près, et malheureusement fut aspiré.

La rue si déserte alors devint plus calme encore. D'une démarche boitillante, le cordonnier rejoignait son atelier. Sous son énorme parapluie, il abritait son être et sa caisse mal fermée. À chacun de ses pas, quelques outils un peu rouillés semblaient volontairement suivre sa cadence. Marteaux, petits clous et grosses aiguilles s'entrechoquaient. Il la connaissait bien, cette musique, tous les jours il l'écoutait. Mais ce matin, en voulant contourner une flaque, il fit un geste maladroit et la symphonie cessa. L'homme enfonça sa tête dans les épaules, colla le parapluie contre lui, ferma les yeux et crispa ses lèvres dans l'attente d'un bruit terrible. Tout le voisinage en serait alerté ! Ainsi, pour ne pas que l'on reconnaisse le cordonnier, il courut aussi vite qu'il le put. Lorsqu'il s'aperçut que ses outils avaient chu sans fracas, il se retourna, interloqué. Hélas, il n'eut pas le temps d'être étonné car lui aussi, s'évapora sans un bruit.

La rue si déserte alors devint plus calme encore. De nouveaux, des talons claquèrent le sol, c'était la couturière. Elle avançait d'un pas pressé, son crâne blotti sous le parapluie. Le silence et l'accroissement de ces « petits océans » ne la rassuraient guère. Elle s'arrêta au bord d'une flaque pour en fixer la surface et s'étonna de contempler de minuscules bulles qui remontaient, puis dans un « plok », disparaissaient. Une, puis deux, et des milliers. Elle s'accroupit, genoux à terre, tête penchée vers l'avant. Ses yeux plissés froissaient tout le visage en un étrange masque. Brusquement, elle recula. Des figures connues ! La surface de l'eau était le miroir qui séparait la ville de son reflet ! Face à elle se dressait bien un axe de symétrie mouillé... et dessous, la population s'y trouvait ! Certains se grattaient la tête à la recherche d'une explication, d'autres ouvraient leurs commerces, parce qu'il le fallait bien ! Même inversée, une journée rapportait... Peut-être parlaient-ils de cela ? Et, peu à peu la ville vaquait à ses occupations. La couturière se releva d'un bond et, en sens inverse, courut se mettre à l'abri. « Vraiment, par un temps pareil, il faut rester chez soi ! »

## QUENTIN VALLON

Je m'appelle Quentin Vallon. Profession : personnage de roman. Je suis né le jour où une main a bien voulu m'écrire et ma mort sera liée au bon vouloir de ce même membre. Le cerveau d'un humain décide de mon sort... à chaque minute, chaque seconde. Profession : personnage d'illusion. Je suis né depuis quatre lignes, et je trouve cela très angoissant. J'attends... l'absence d'encre noire est l'arme blanche qui me tuera. Au moment où son esprit me quittera, où sa main se lèvera, je cesserai d'exister. L'auteur est-il un monstre ? Pas plus que vous, Lecteur, lorsque vous décidez de fermer un livre en remettant à plus tard l'action du personnage. Certains ont la décence de terminer le chapitre, d'autres coupent la parole à une tirade. Les premiers sont maniaques me direz-vous, mais les seconds très impolis. Voyez-vous, je préfère encore le franc lecteur qui, après avoir lu trois lignes, repose hautainement l'ouvrage sur l'étagère. L'auteur peut avoir des doutes quant à son écriture, mais moi, Quentin Vallon, j'aurai bel et bien existé le temps d'une heure, le temps d'un sablier. Ne dit-on pas que certains personnages se détachent de l'écrivain et poussent sa Muse jusqu'à le guider ?

En attendant, et comme pour me contrarier, la main fatigue, le cerveau se lasse, je sens son désir de me quitter. J'aurais peut-être dû me taire... « jusqu'à le guider »... j'ai parlé trop tôt de liberté. Mais je viens de naître, et les erreurs ne font que commencer. Profession : personnage emprisonné.

\*\*\*

De nouveau ses doigts s'animent. Une question brûle mes lèvres imaginaires : comment vais-je aujourd'hui, après toutes ces heures écoulées ? Par ma foi, je ne vais pas trop mal. J'ai accepté ma condition. J'aime cet instant où j'ai la possibilité de me perdre dans les méandres d'un cerveau. Mes images favorites sont les vastes paysages, les routes sans fin, les jardins féeriques, les papillons colorés... Cela contraste tellement avec ce monde en noir et blanc. L'humain repart encore... La main s'éloigne. Non, attends un peu ! J'aimerais revoir ces insectes sur fond bleu azur... Trop tard.

\*\*\*

Ce n'est pas trop tôt, il décide enfin de m'inventer une histoire ! Une belle dame... je vois de loin son plan : une romance ! Un banal récit romanesque plus exactement... et moi qui rêvais d'aventures épiques... Étonnant, la dame passe à côté de moi sans s'arrêter, sans le moindre regard à mon égard. Je n'aime pas ce que je vois dans ses pensées. Les papillons sont noirs, il n'envisage pas mon avenir et me trouve inutile. Si je pouvais lui répondre... j'ai tellement d'idées dans ma tête de papier ! Sa main est trop fatiguée, son esprit, si las ! Il n'envisage qu'un Quentin délavé ! Mon nom a des consonances historiques, ne trouvez-vous pas ? Il y a de quoi faire ! Si seulement il réessayait... Un figurant viendrait me remplacer ? Mon personnage avait pourtant une si belle destinée...

\*\*\*

Une autre dame... La dix-septième... Encore une qui s'échappe. Il faudrait peut-être qu'il se décide ! Je me sens bien seul. Mais qu'est-ce que c'est ? En face de moi une immense gare. Des trains

arrivent, d'autres partent. Les gens sont tous si occupés. Tout le monde prend son rôle très au sérieux ! Ils consultent leur montre, ils marchent à pas pressés vers un but inventé, et je ne parlerai pas de ceux qui poussent l'exagération jusqu'à courir. On dirait... que personne ne se rend réellement compte de ce qui se passe... La fiction de leur fausse vie prend le pas sur une réalité propre. Ne savent-ils pas que nous sommes tous des personnages de romans ? L'illusion de nos métiers est-elle si parfaite que nous acceptons innocemment le jeu de cette sombre farce ? Le problème vient peut-être de moi, Quentin Vallon ? Je n'arrive pas à jouer mon rôle correctement. Tout n'est que mirages ici, comment cela pourrait-il être autrement puisque moi-même ne suis qu'une chimère ? Je pensais donc être un mauvais acteur dans un film à moyen budget lorsque je découvre face à moi cette minuscule porte accrochée au mur de la gare. Un petit bout de chose étrange, inadapté au monde affairé et bruyant qui m'entoure. La cloison immense abrite une entrée pas plus grande qu'un porche de maison de poupées. Le bois de couleur vert foncé est finement sculpté. Me vient alors l'idée de découper mes propres membres pour pouvoir passer... Après tout, ce qui ne vit pas complètement ne peut mourir réellement... La force de l'imaginaire n'est-elle pas le constant mouvement, le changement perpétuel ? Je pourrai toujours, tant bien que mal, me recoudre de l'autre côté. Cela dit, par prudence, je décide de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Délicatement, je tourne la petite poignée argentée du bout des ongles. Et, à la place de ce trou de souris jaillit un carré de lumière. Un ciel bleu et dégagé forme un bloc compact au sein du mur grisâtre. C'est joli, certes, mais comment y accéder ? Fermement décidé à y mettre davantage que le nez, je décide d'accoster un de ces personnages inventés.

— Excusez-moi, Monsieur, voyez-vous ce carré de ciel enfoncé dans le mur ?

— Oui, et alors ?

Sa réponse évidente me fait instantanément passer pour un